

moment donné de son existence, corrompue et violente. Jamais il n'y eut une mafia « traditionnelle » qui se serait modernisée, organisée et orientée vers les affaires. Le monde a changé, mais la mafia sicilienne s'y est à peine adaptée. Elle demeure aujourd'hui ce qu'elle a été depuis sa naissance : une société secrète qui recherche le pouvoir et l'argent en perpétuant l'art de tuer en toute impunité.

Les hommes d'honneur

D'innombrables films et romans ont contribué à entourer la Mafia d'un prestige sinistre. Ces récits fascinent, car ils dramatisent le quotidien en y ajoutant le frisson du danger mêlé à la duplicité. Dans le monde de la Mafia tel qu'il apparaît à l'écran, des problèmes familiaux au spectateur – les tiraillements entre l'ambition, les responsabilités et la famille – deviennent des questions de vie ou de mort.

Il serait à la fois hypocrite et faux de dire que la vision de la Mafia décrite dans les œuvres de fiction est erronée : elle est seulement stylisée. Et le mafioso ressemble à monsieur tout-le-monde en ce sens qu'il regarde la télévision et va au cinéma pour voir à l'écran la version caricaturée de son propre quotidien. Tommaso Buscetta adorerait *Le Parrain*, quoi qu'il jugeât peu réaliste la scène finale, où l'on voit les mafiosi embrassant la main de Michael Corleone. Les exigences contradictoires qui sous-tendent les motivations d'un personnage tel que le Michael Corleone interprété par Al Pacino – entre l'ambition, les responsabilités, la famille – sont bien celles de la vie des vrais mafiosi.

Mais une chose est sûre : le prestige dont le cinéma entoure la Mafia s'efface dès la première rencontre avec l'horrible réalité de Cosa Nostra. Apparaît très vite une différence subtile mais importante : alors que l'histoire fictive de Michael Corleone tourne autour des dangers du pouvoir absolu, les vrais mafiosi siciliens appliquent scrupuleusement des règles qui limitent leurs actions. Un homme d'honneur aura beau contourner, manipuler et réécrire ces règles, il restera néanmoins toujours conscient du fait qu'elles déterminent la façon dont il est perçu par ses pairs. Ce qui ne signifie pas que les

valeurs honorées par la Mafia soient « honorables », au sens où on l'entend en général. Le mot « honneur » a une signification bien spécifique à l'intérieur de Cosa Nostra : il définit même les agissements les plus atroces de ses membres, comme le montrera le cas troublant de Giovanni Brusca, l'homme qui a pressé le bouton du détonateur de la bombe de Capaci.

Brusca était surnommé dans les cercles mafieux « *lo Scannacristiani* », « l'Égorgeur de chrétiens ». En Sicile, « chrétien » signifie « être humain » ; dans le langage de la Mafia, il signifie « homme d'honneur ». Brusca faisait partie de l'escadron de la mort placé sous les ordres directs du patron des patrons, le chef des Corléonais, Totò Riina, dit « le Petit ». Après l'attentat de Capaci, Giovanni Brusca n'a pas chômé : il a assassiné le chef de la Famille d'Alcamo, qui commençait à ne plus accepter l'autorité de Riina. Quelques jours plus tard, des membres de l'escadron de Brusca étranglaient la compagne, enceinte, de cet homme. Il élimina ensuite un homme d'affaires fortuné et également homme d'honneur qui n'était pas parvenu à faire jouer ses contacts politiques pour protéger la Mafia du maxi-procès.

Pire allait suivre. « *Lo Scannacristiani* » était l'ami d'un autre homme d'honneur, Santino Di Matteo, dont le fils, Giuseppe, avait coutume de jouer avec Brusca dans le jardin familial. C'était avant que Santino Di Matteo décide de révéler les secrets de Cosa Nostra à la justice ; il fut le premier mafioso à expliquer aux autorités la mise au point de l'assassinat de Falcone. En représailles, Brusca kidnappa Giuseppe Di Matteo à une fête foraine. Il le garda prisonnier dans une cellule pendant vingt-six mois, puis, en janvier 1996, alors que Giuseppe avait quatorze ans, il le fit étrangler avant de faire dissoudre son corps dans l'acide.

« *Lo Scannacristiani* » fut capturé le 20 mai 1996 dans la région d'Agrigente. Quatre cents policiers cernèrent la maison trapue à deux étages dans laquelle il se cachait. Vers neuf heures du soir, une équipe de trente hommes y fit irruption par les portes et les fenêtres. Ils trouvèrent Brusca et sa famille en train de regarder une émission télévisée sur Giovanni Falcone – le quatrième anniversaire de sa mort allait tomber deux jours plus tard. Dans la chambre, la police découvrit une pleine armoire de costumes Versace et Armani, un grand sac rouge contenant quinze mille dollars en devises italiennes et américaines, deux téléphones cellulaires et des bijoux, parmi les-

quels des montres Cartier. Sur la table de la salle à manger était posé un pistolet à canon court ; en fait il s'agissait d'un jouet en plastique appartenant au jeune fils de Brusca, Davide.

À présent, Brusca collabore avec la justice. Dans sa confession, à l'imprécision fort troublante, il déclare avoir tué « bien plus de cent personnes, mais moins de deux cents ». Voilà ce qu'il dit au sujet du meurtre du jeune Giuseppe Di Matteo : « Si j'avais eu davantage de temps et de calme pour réfléchir, comme je l'ai fait pour d'autres crimes, alors peut-être y aurait-il une chance sur mille, sur un million, que le gamin soit encore en vie. Mais aujourd'hui il serait inutile d'essayer de justifier ce crime. À l'époque, je n'ai pas pensé à examiner le problème sous tous les angles⁵. »

La chose la plus terrifiante dans la mafia sicilienne est que des hommes tels que « *lo Scannacristiani* » ne sont pas des malades mentaux. Du point de vue de Cosa Nostra, leurs agissements ne sont incompatibles ni avec le code d'honneur ni avec le fait d'être mari et père. Jusqu'au jour où il décida de témoigner devant la justice et de raconter son histoire, rien de ce qu'avait fait Brusca, pas même le meurtre d'un garçon à peine plus âgé que son propre fils, ne fut considéré par les mafiosi comme déshonorant en soi.

À la suite de l'attentat de Capaci, d'autres mafiosi décidèrent de témoigner ; certains de ces « pénitents » justifiaient leur décision en prétendant que des tueurs tels que « *lo Scannacristiani* » avaient trahi les valeurs traditionnelles – le code d'honneur. Tommaso Buscetta a utilisé le même argument, reprenant ainsi la formule « Je n'ai pas quitté Cosa Nostra, c'est elle qui m'a quitté ». Mais c'est une argumentation peu convaincante d'un point de vue historique, car au sein de la Mafia, la trahison et la brutalité ont toujours été compatibles avec l'honneur. Giovanni Brusca est bien plus représentatif de la mentalité mafieuse que ce que certains repentis auraient voulu faire croire.

Cette nouvelle vague de repentis post-Capaci a permis aux chercheurs d'étoffer leurs connaissances sur la culture interne de la Mafia, lesquelles avaient été fournies par la génération précédente de repentis, y compris par Buscetta. Il est clair à présent que le code d'honneur est bien autre chose qu'une liste de règles à observer. Devenir un homme d'honneur signifie acquérir une nouvelle identité, entrer dans un univers moral différent. L'honneur d'un mafioso est la marque de cette nouvelle identité, de cette nouvelle sensibilité morale.

Tommaso Buscetta a pour la première fois exposé les grandes lignes du code d'honneur de Cosa Nostra au juge Falcone en 1984. Il lui a expliqué le rite initiatique au cours duquel le candidat tient une image sainte enflammée – en général celle de la Vierge de l'Annonciation – tout en jurant allégeance et silence jusqu'à sa mort. Des rumeurs autour de cet étrange rituel avaient auparavant été écartées comme faisant partie du folklore ; c'était encore un pan du témoignage de Buscetta qui semblait difficile à croire. Pourtant, il apparaît clairement dans ses déclarations, comme dans celles du « *Scannacristiani* » et bien d'autres, que les mafiosi prennent de tels rites très au sérieux, et en font des questions d'honneur.

Le rituel initiatique montre que l'honneur est un statut qui doit se gagner. Jusqu'à ce qu'il devienne un homme d'honneur, un aspirant mafioso est soigneusement observé, surveillé et mis à l'épreuve ; la perpétration d'un meurtre est presque toujours un préalable à l'admission définitive. Au cours de cette période de préparation, on lui rappelle constamment que, jusqu'à ce qu'il accomplisse le rituel d'affiliation, il est une non-entité, un « rien mélangé à zéro ». L'affiliation est souvent le moment le plus important de la vie d'un mafioso. L'embrasement de l'image sacrée symbolise la mort d'un homme ordinaire et sa renaissance en tant qu'homme d'honneur.

Au cours de l'initiation, le nouveau mafioso fait serment d'obéissance – premier pilier du code d'honneur. Un « initié » obéit toujours à son *capo* (chef) ; il ne pose jamais de questions. Pour comprendre les implications réelles de cette obéissance absolue, il faut savoir qu'il existe un test crucial de mise à l'épreuve : le meurtre des femmes et des enfants. Cet acte a toujours constitué un problème délicat pour la mafia sicilienne ; en effet, les mafiosi ont fréquemment déclaré qu'ils ne touchaient jamais aux femmes et aux enfants. Il faut souligner que beaucoup d'hommes d'honneur respectent ce principe aussi longtemps qu'ils le peuvent. Cosa Nostra n'assassine certainement pas des petits enfants de bon gré, car cela nuirait à son image et lui aliénerait certains de ses plus proches soutiens.

Et pourtant, Giuseppe Di Matteo ne fut pas le premier adolescent à avoir été délibérément assassiné par des hommes d'honneur. L'élimination des femmes et des enfants n'est perçue comme déshonorante que lorsqu'elle ne se justifie pas ; elle peut devenir nécessaire quand la vie d'un mafioso est en jeu ; or, le fait même d'être membre de l'organisation met sa vie en danger.

Comme presque tous les meurtres perpétrés par la Mafia, celui du jeune Giuseppe Di Matteo a été déclaré indispensable par une décision collégiale. Il faisait partie d'une stratégie adoptée par certains des chefs de Cosa Nostra à l'encontre des familles des repentis qui mettaient toute l'organisation en péril. Dès lors qu'une telle stratégie était devenue une véritable ligne politique, il aurait été déshonorant de ne pas l'appliquer.

C'est là qu'intervient la notion d'obéissance absolue. Le mafioso qui a appliqué cette décision et étranglé Giuseppe Di Matteo sur l'ordre de Brusca s'est expliqué ainsi devant la justice : « Si quelqu'un veut faire carrière dans l'organisation, il doit être disponible... Je voulais faire carrière et j'ai accepté dès le début parce que j'étais heureux : j'étais un soldat de Cosa Nostra, j'obéissais aux ordres et je savais qu'en étranglant un jeune garçon je ferais carrière dans l'organisation. J'étais heureux⁶. »

L'honneur se fortifie par l'accumulation d'actes d'obéissance : en retour de ce qu'il appelle sa « disponibilité », un mafioso peut augmenter ses « parts » d'honneur, avoir accès à davantage d'argent, d'informations et, par conséquent, de pouvoir. L'appartenance à Cosa Nostra offre les mêmes avantages que l'appartenance à d'autres organisations : réalisation d'aspirations, sentiment grisant d'avoir gagné un statut et d'être entouré de camarades, chance de laisser la responsabilité de ses actes à sa hiérarchie. Tous ces éléments sont les ingrédients essentiels de l'honneur mafieux.

L'honneur implique aussi l'obligation de dire la vérité aux autres affiliés, et de la dire de cette manière elliptique qu'affectionnent les mafiosi. Giovanni Brusca raconte que, lors de sa rencontre avec des mafiosi du New Jersey, il fut effaré de voir à quel point ses hôtes étaient bavards, comparés aux Siciliens. Lors du repas d'accueil offert en son honneur dans un restaurant, il fut stupéfait de constater que les mafiosi avaient tous amené leurs maîtresses et qu'ils s'entretenaient ouvertement des Familles auxquelles ils appartenaient. « En Sicile, aucun d'entre nous n'aurait imaginé parler de cette façon en public. Ni même en privé. Chacun ne sait que ce qu'il doit savoir⁷. » Brusca prétend avoir été tellement embarrassé qu'il s'est excusé et a quitté le restaurant. « Leur mentalité est différente, conclut-il à propos de son expérience américaine. Ils vivent en pleine lumière. Ils ne commettent des meurtres que dans des circonstances exceptionnelles. Ils ne se livrent jamais à des massacres, comme nous en Sicile. »

L'obligation du mafioso de dire la vérité est, en partie, une façon de promouvoir une confiance mutuelle qui n'est pas monnaie courante chez les malfaiteurs. Ce besoin de confiance explique aussi les composantes de l'honneur mafieux relatives au sexe et au mariage. Les nouveaux initiés jurent de ne pas tirer de revenus de la prostitution; des relations sexuelles avec l'épouse d'un autre mafioso peuvent aboutir à une sentence de mort. Un mafioso qui aime jouer, fréquenter les femmes et dépenser sa fortune sera probablement considéré comme peu fiable et l'on se passera donc de ses services. Garder ces règles en tête est une façon importante de montrer à ses pairs qu'ils peuvent lui faire confiance. Pour la même raison, les instances supérieures de la Mafia ont pour règle d'avoir les mains sales. Et un machisme patriarcal de la vieille école est vital pour la culture de l'entreprise; par exemple, certaines réunions de travail englobent des activités typiquement masculines, telles que parties de chasse et banquets.

L'honneur est également affaire de loyauté. L'appartenance à ce que les mafiosi ont coutume d'appeler « l'honorable société » entraîne la création de nouveaux liens de fidélité plus importants que les liens du sang. L'honneur implique qu'un mafioso place les intérêts de Cosa Nostra au-dessus de ceux de sa famille. Enzo Brusca, le frère du « *Scannacristiani* », travaillait pour l'organisation, participait à des meurtres mais sans jamais avoir été initié. Comme il convenait, il n'a jamais posé de questions. Il glanait ce qu'il savait des activités de ses proches par ouï-dire ou par les médias; voilà pourquoi il ignora longtemps que son père était le chef du *mandamento* (district) local. Participer aux opérations de la Mafia et faire partie de la famille d'un homme d'honneur ne l'autorisait pas à connaître les affaires de la Famille.

L'inverse n'est pas vrai, en ce sens qu'un chef mafieux a un droit de regard absolu sur la vie privée de ses hommes. Par exemple, il est fréquent qu'un mafioso demande à son *capo* la permission de se marier. Il est essentiel qu'il choisisse sa future épouse avec soin et se comporte en père de famille respectable. Les mafiosi ont grand besoin d'être dans les petits papiers de leur compagne, pour la simple raison qu'une épouse mécontente peut créer des ennuis considérables à toute la Famille, en parlant à la police. Les membres de Cosa Nostra doivent veiller à préserver la réputation de leur épouse; l'une des raisons majeures qui fait du proxénétisme une activité taboue est

que les épouses des hommes d'honneur, comme l'a expliqué le juge Falcone, « ne doivent pas être humiliées dans leur propre environnement social ». Les mafiosi se marient souvent avec les filles et les sœurs d'autres hommes d'honneur, des femmes qui, ayant vécu toute leur vie dans le monde de la Mafia, sauront donc se comporter avec la discrétion et/ou la soumission que l'organisation exige d'elles. Les femmes peuvent aussi soutenir activement le travail de leur mari, même en gardant un rôle subalterne. Elles ne peuvent être initiées, car l'honneur est une qualité exclusivement masculine; néanmoins, l'honneur d'un mafioso apporte du prestige à son épouse et le bon comportement de celle-ci lui fait gagner en retour un supplément d'honneur.

Le juge Falcone a un jour comparé l'entrée dans l'organisation mafieuse à l'entrée en religion: « On ne cesse jamais d'être prêtre. Ou mafioso. » Le parallèle entre religion et Mafia ne s'arrête pas là, notamment parce que beaucoup d'hommes d'honneur sont croyants. Le boss de la mafia de Catane, Nitto Santapaola, avait fait construire un autel et une petite chapelle dans sa villa; selon les déclarations d'un repent, il avait fait garrotter et jeter dans un puits quatre gamins qui avaient agressé sa mère. L'actuel patron des patrons, Bernardo Provenzano, dit « le Tracteur* », communiquait depuis sa cachette par petites notes, dont certaines ont été interceptées; elles contiennent toujours des bénédictions et des invocations à la protection divine – « par la volonté de Dieu, je veux être un serviteur ». Un chef haut placé qui menait un escadron de la mort comparable à celui du « *Scannacristiani* » récitait la même prière avant chaque action: « Dieu sait que ce sont eux qui veulent se faire tuer, et que je n'en porte pas la responsabilité. »

De tels sentiments sont en partie le résultat de la tolérance dont a longtemps fait preuve l'Église catholique à l'égard de la Mafia. Des prêtres ont souvent traité des hommes dont le pouvoir était fondé sur le meurtre au quotidien comme des pécheurs de la même espèce que les autres. Ils ont fermé les yeux sur l'influence maléfique de la Mafia parce que celle-ci paraissait partager les mêmes valeurs de déférence, d'humilité, de respect des traditions et de la famille que

* Arrêté le 11 avril 2006, après quarante ans de clandestinité. Voir chapitre 13 (N.d.T.).

l'Église. Ils ont accepté des dons provenant de l'argent du crime comme aumônes ou pour financer des processions. Ils se sont satisfaits de voir les *cosche* (pluriel de *cosca*) se déguiser en fraternités religieuses et ont même confié l'administration des fonds d'œuvres de charité à des dignitaires qui avaient du sang sur les mains : certains hommes d'Église ont été des tueurs. L'histoire des relations entre l'Église et la Mafia est truffée d'épisodes de ce genre.

Mais la Mafia n'est pas, comme d'aucuns le prétendent, une branche de l'Église catholique. La religion d'un mafioso n'a rien à voir avec l'Église en tant qu'institution. En fait, la religion mafieuse remplit les mêmes fonctions que le code d'honneur ; elle exprime pratiquement les mêmes idées dans un langage différent. Elle génère un sens de l'appartenance, de la confiance et un jeu de règles flexibles, en empruntant des mots au credo catholique ; il en va de même avec le code d'honneur qui reprend les termes de chevalerie en usage dans la noblesse, à l'époque des débuts de la Mafia.

Tout comme l'honneur, la religion aide les mafiosi à justifier leurs agissements – vis-à-vis d'eux-mêmes, des autres et de leurs familles. Ils se plaisent à croire qu'ils tuent au nom de quelque chose de plus noble que l'argent et le pouvoir ; les deux mots qui reviennent le plus souvent dans leur bouche sont « honneur » et « Dieu ». D'ailleurs, la religion professée par les mafiosi et leurs familles se situe dans le droit fil de leur univers moral : il est en effet difficile de savoir où finit la véritable croyance – même fourvoyée – et où commence la tromperie cynique. Pour comprendre le système de pensée de la Mafia, il faut savoir que dans l'esprit de ses membres, règles d'honneur se mêlent à duperie calculée et sauvagerie impitoyable.

Pour une organisation qui prétend se situer au-delà du bien et du mal, la notion d'« honneur » équivaut à un sens de la valeur professionnelle, un système établi sur le mérite et l'identité de groupe. À ce titre, elle n'a rien à voir avec les traditions siciliennes, la chevalerie ou le catholicisme. Qu'il s'exprime en termes religieux ou dans le langage pseudo-aristocratique de « l'honneur », le code est là pour veiller à ce que chaque aspect de la vie du mafioso soit complètement subordonné aux intérêts de Cosa Nostra.

Quand tout fonctionne bien, le code engendre un fort sentiment d'appartenance dont le mafioso se sent très fier. Antonino Calderone, mafieux de Catane, parle au nom de toute l'organisation quand il déclare : « Nous sommes mafiosi, les autres ne sont que des

hommes. » Mais pour cette raison, un mafioso sans honneur n'est personne ; c'est un homme mort. Pour un membre de Cosa Nostra, être battu dans l'une des guerres intestines de l'organisation revient exactement à perdre son honneur.

Il ne faut donc pas s'étonner que la décision de briser le code d'honneur et d'aller témoigner devant la justice soit un véritable traumatisme pour certains mafiosi. Cette décision se traduit par l'abandon d'une identité et d'un réseau dense de camaraderies et de liens familiaux ; cela signifie, par ailleurs, que l'on tente de trouver une façon d'en finir avec une vie bâtie sur le meurtre ; enfin cela implique que l'on risque automatiquement une sentence de mort. Giovanni Brusca maintient qu'il lui a fallu plus de courage pour aller témoigner que pour tuer des hommes.

Nino Gioè est le mafioso qui a crié « *Vai!* » à Brusca avant que celui-ci appuie sur le bouton du détonateur de la bombe de Capaci. Peu après avoir été capturé et placé en cellule d'isolement, au cours de l'été 1993, Gioè a commencé à ressentir la pression accumulée au cours des longues années vécues en suivant les règles de Cosa Nostra. Il savait qu'il avait été placé sur écoute par la police et que, par conséquent, certaines de ses conversations téléphoniques avaient fourni des preuves à charge contre d'autres hommes d'honneur ; il avait involontairement enfreint le code le plus sacré de Cosa Nostra. Il sentait les soupçons grandir parmi les autres mafiosi détenus dans les cellules voisines de la sienne. La pression augmentant, son physique s'en ressentit : il se laissa pousser la barbe et négligea sa tenue ; or les hommes d'honneur sont supposés conserver une apparence digne, même en prison. Cette déchéance ne fit qu'accroître les craintes des codétenus qui pensaient qu'il était sur le point de craquer et d'avouer tout ce qu'il savait. Mais le 28 juillet 1993, il utilisa les lacets de ses chaussures de tennis pour se pendre dans sa cellule. Bien qu'il soit très rare qu'un homme d'honneur mette fin à ses jours, le mot qu'a laissé Gioè avant son suicide traduit ce que signifie vivre et mourir selon le code d'honneur. « Ce soir je retrouverai la paix et la sérénité que j'ai perdues voilà dix-sept ans (le jour de son initiation). Quand je les ai perdues, je suis devenu un monstre. Je suis resté un monstre jusqu'à la minute où j'ai pris un stylo pour écrire ces lignes... Avant de partir, je demande pardon à ma mère et à Dieu, car leur amour est sans limites. Le reste du monde ne pourra jamais me pardonner⁸. »

La question d'ordre historique soulevée par cette image de la vie au sein de Cosa Nostra est simple : « En a-t-il toujours été ainsi ? » La réponse, tout aussi simple, est que personne ne le saura jamais vraiment. Les repentis qui ont parlé à la police avaient tendance à narrer des faits précis et non à décrire ce qu'ils ressentaient à être mafioso. Mais le peu de témoignages existants laisse suggérer qu'il y eut, de tout temps, quelque chose qui ressemblait à ce code d'honneur. Après tout, s'il n'avait pas existé, la Mafia n'aurait pas survécu aussi longtemps ; en fait, elle aurait très bien pu ne jamais émerger.

Les deux couleurs de la Sicile

1

Genèse de la Mafia 1860-1876

Palerme devint une ville libre le 12 septembre 1860, quand, après les termes d'un cessez-le-feu, quelques colonnes de soldats défilèrent et zigzagèrent sortirent par l'est de la ville, puis revinrent sur leurs pas pour faire le tour des murs et attendre les navires qui devaient les ramener chez eux, à Naples. Cette retraite fut l'aboutissement de l'un des plus célèbres exploits militaires du XIX^e siècle, un haut fait d'héroïsme patriotique qui stupéfia le reste de l'Europe. La Sicile, gouvernée depuis Naples, faisait jusque-là partie du royaume des Bourbons, qui englobait presque toute l'Italie du Sud. En mai 1860, Giuseppe Garibaldi et un millier de volontaires – les fameux Chemises rouges – envahirent la Sicile avec pour objectif le rattachement de l'île à la nation unifiée. Sous la direction de Garibaldi, ces hommes déguenillés mais pleins d'enthousiasme parvinrent à désorganiser et à défaire les troupes napolitaines pourtant bien plus nombreuses. Palerme fut conquise après trois jours de combats de rues très violents, au cours desquels la marine des Bourbons bombarde la ville.

Une fois Palerme libérée, Garibaldi mena ses hommes – dont le nombre ne cessait de croître jusqu'à devenir une véritable armée – vers l'est, en direction de la péninsule. Le 6 septembre, il fut accueilli en héros à Naples par une foule en délire et, le mois suivant, offrit ses conquêtes au roi d'Italie. Il refusa toute récompense et retourna dans son île natale de Capriera vêtu de son célèbre poncho rayé, chargé de quelques vivres et de semences pour son jardin. Un plébiscite confirma rapidement que, grâce à Garibaldi, la Sicile et le sud de l'Italie étaient désormais partie intégrante de la nation italienne.